

# DÉVORE MA FIÈVRE SALE

*Raven*



ÉDITION EUSLANIMA

# Dévore ma Fièvre Sale

*Par Raven*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Retour du Prodiges de Cendres	4
Chapitre 2 : L'Odeur des Gardénias Rances	9
Chapitre 3 : Le Baptême de la Fange	14
Chapitre 4 : Le Testament des Ombres	19
Chapitre 5 : La Liturgie de la Chair	24
Chapitre 6 : L'Eucharistie Sacrilège	29
Chapitre 7 : L'Écorché Vif	34
Chapitre 8 : L'Invasion du Bayou	39
Chapitre 9 : L'Apothéose du Monstre	44
Chapitre 10 : Cendres et Limon	48

# Chapitre 1

## Le Retour du Prodigue de Cendres

L'air n'était plus de l'oxygène, mais une soupe épaisse de varech et de soufre qui s'agglutinait dans les alvéoles des poumons, interdisant toute respiration profonde. À l'extérieur de la plantation Beaumont, le ciel de Louisiane avait la couleur d'une ecchymose mal soignée, un violet sale virant au noir de suie. La mousse espagnole pendait des chênes centenaires comme des lambeaux de peau grise, oscillant mollement sous la pression d'un vent qui refusait de rafraîchir. Isabeau sentit la première goutte de sueur naître à la base de sa nuque, un insecte liquide rampant lentement le long de sa colonne vertébrale pour se perdre dans la soie moite de sa robe. Elle fixait la porte d'entrée, les jointures de ses doigts blanchies sur le pommeau de l'escalier.

Le craquement du gravier sous des roues fut étouffé par le premier grondement du tonnerre, un roulement sourd qui fit vibrer la vaisselle de porcelaine dans le buffet de la salle à manger. Un tintement de cristal, minuscule et agaçant, punctua le silence qui suivit. Puis, le bruit de la portière. Un claquement sec, définitif, comme le percuteur d'un fusil.

Elijah Beaumont ne courut pas pour échapper à l'averse qui commençait à darder le Perron de grosses gouttes tièdes. Il monta les marches avec une lenteur cérémonielle. Le bois de la véranda gémit sous son poids, un cri de vieille carcasse fatiguée. Lorsqu'il franchit le seuil, l'odeur de l'ozone et de la terre mouillée s'engouffra avec lui, balayant le parfum écoeurant des gardénias en train de pourrir dans les vases de l'entrée.

Il resta immobile dans l'encadrement de la porte, une silhouette désharnée découpée

contre le chaos électrique du dehors. Son costume de lin blanc, d'une coupe impeccable, semblait irradier une lumière de linceul dans la pénombre du vestibule. Il ne portait aucune trace de la moiteur ambiante. Sa peau, d'une pâleur de craie, paraissait imperméable à la fange du bayou.

Isabeau ne pouvait pas détacher ses yeux de sa main droite. Une main aux doigts trop longs, aux ongles limés avec une précision maniaque, qui tenait une canne au pommeau d'argent terni. Un tic nerveux fit tressaillir la paupière gauche de la jeune femme. Elle sentit sa propre odeur — une odeur de peur acide, de lavande fanée et de fièvre — monter à ses narines.

— Le bois ici a toujours eu ce goût de défaite, murmura Elijah.

Sa voix était un froissement de papier de soie, un souffle qui semblait provenir d'une gorge tapissée de poussière. Il fit un pas en avant, et Isabeau recula d'instinct, son dos heurtant le montant de l'escalier. Elijah ne la regardait pas encore. Ses yeux, de la couleur d'une eau croupie où flottent des débris organiques, parcouraient le plafond, s'attardant sur une tache d'humidité qui s'étendait comme un cancer au-dessus du lustre.

— Isabeau, finit-il par dire.

Le nom claqua entre eux. Il fit un autre pas. Il était maintenant si proche qu'elle pouvait voir les pores de sa peau, son grain de beauté minuscule près de la commissure des lèvres, et surtout, cette absence totale de chaleur qui émanait de lui. Il sentait le froid, le métal et un soupçon de formol.

— Tu trembles, constata-t-il avec une curiosité clinique. Est-ce la fièvre, ou est-ce la maison qui te dévore déjà de l'intérieur ?

Il leva sa main libre. Isabeau voulut hurler, mais ses cordes vocales semblaient

nouées par des fils barbelés. L'index d'Elijah effleura la perle de sueur qui stagnait sur sa tempe. Le contact fut un choc thermique ; son doigt était un glaçon. Il porta ensuite son doigt à ses propres lèvres, goûtant le sel de son angoisse.

— Tu as le goût du regret, Isabeau. C'est une saveur très commune dans cette lignée. Mais chez toi, elle est... macérée.

Il inclina la tête sur le côté, un mouvement saccadé, presque inhumain, rappelant celui d'un oiseau de proie observant un rongeur agonisant. Une mouche, alourdie par l'humidité, vint se poser sur le col d'Elijah. Il ne la chassa pas. Il la laissa ramper vers sa gorge, ses petites pattes velues palpant le tissu blanc.

— Ils pensent tous que je suis venu pour les titres, continua-t-il en baissant la voix jusqu'à n'être plus qu'un sifflement dans l'oreille de la jeune femme. Ils pensent que je veux l'argent, les terres, le nom. Ils sont si limités dans leur cupidité.

Il posa sa main sur le mur, juste à côté de son visage. Isabeau pouvait voir les veines bleutées saillir sous la peau translucide de son poignet.

— Je connais le prix, Isabeau. Je connais le prix exact de chaque planche de ce parquet. Et je ne parle pas de dollars. Je parle de ce qu'il y a dessous. Des couches de poussière et de péchés que ton père a cru pouvoir étouffer avec de la cire et du vernis.

Il se rapprocha encore, écrasant l'espace vital de la jeune femme jusqu'à ce qu'elle sente le souffle fétide de ses paroles contre sa joue.

— Tu entends ce grincement ? Ce n'est pas le vent. C'est le poids du secret que vous cachez sous la bibliothèque. Celui qui sent le sang séché et la terre retournée trop vite. Je sais combien de centimètres de chair il faut sacrifier pour racheter une seule nuit de 1994.

Isabeau ferma les yeux, mais cela ne fit qu'amplifier ses autres sens. Elle entendait le battement frénétique de son propre cœur, un tambour de guerre désespéré. Elle entendait la mouche s'envoler avec un bourdonnement gras. Et elle sentait l'oppression de la présence d'Elijah, une masse sombre qui semblait absorber toute la lumière de la pièce.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Elle obéit, les paupières papillonnantes, les cils collés par une humidité poisseuse. Les yeux d'Elijah étaient devenus deux puits sans fond, deux miroirs d'eau noire reflétant sa propre image déformée, petite, fragile, déjà brisée.

— Je ne suis pas revenu pour vous chasser, murmura-t-il, ses lèvres frôlant presque les siennes sans jamais les toucher. Je suis revenu pour vous regarder vous décomposer. Je veux voir la pourriture remonter à la surface de vos peaux si lisses. Je veux voir ta fièvre, Isabeau, je veux la voir brûler jusqu'à ce qu'il ne reste de toi qu'un tas de cendres sales que je pourrai enfin souffler.

Il s'écarta soudainement, brisant le sortilège d'étouffement. Le bruit de la pluie, qui s'était transformé en un déluge assourdissant sur le toit de tôle, reprit toute sa place. Elijah lissa le revers de sa veste d'un geste sec.

— Prépare la chambre bleue, Isabeau. Celle où l'on sent encore l'odeur du cuivre quand il fait trop chaud. C'est là que je commencerai mon inventaire.

Il se détourna, sa canne frappant le sol avec une régularité de métronome. Chaque coup résonnait dans la poitrine d'Isabeau comme un clou que l'on enfonce dans un cercueil. Elle resta là, clouée au pilier de l'escalier, tandis que l'ombre d'Elijah Beaumont s'étirait sur les murs de la plantation, une tache d'encre indélébile qui commençait déjà à souiller tout ce qu'elle touchait. Elle porta sa main à son cou, là où il l'avait effleurée. La peau y était glacée, morte, et malgré la chaleur écrasante de la

Louisiane, Isabeau fut saisie d'un frisson si violent que ses dents claquèrent dans le silence corrompu de la demeure.

# Chapitre 2

## L'Odeur des Gardénias Rances

L'air de la chambre bleue n'était pas seulement chaud ; il était épais, une mélasse invisible qui se collait aux poumons à chaque inspiration. Isabeau sentait une goutte de sueur ramper lentement le long de sa colonne vertébrale, tel un insecte aux pattes glacées, tandis qu'elle fixait le dos d'Elijah. Il se tenait au centre de la pièce, parfaitement immobile, une silhouette de craie sur un fond de tapisseries décolorées. L'odeur des gardénias rances, ce parfum de fleurs qui s'auto-asphyxient dans leur propre sucre, montait des jardins pour venir mourir ici, se mêlant à l'arôme métallique de la poussière ancienne.

— Tire, Isabeau.

Sa voix était un rasoir glissant sur de la soie. Il ne se retourna pas. Il fixait l'imposante armoire en acajou massif qui trônait contre le mur est, une bête de bois sombre dont les pieds en griffes semblaient s'enfoncer dans le plancher.

Isabeau s'approcha, ses doigts tremblants se refermant sur le bord du meuble. Le bois était poisseux, recouvert d'un film de vernis décomposé par des décennies d'humidité louisianaise. Elle tira. Un cri strident, un déchirement de fibres et de frottements, lacéra le silence de la pièce. Le meuble résista, lourd de ses secrets et de son inertie séculaire.

— Encore, murmura Elijah. Je veux voir ce que le temps a dissimulé. Je veux voir la honte qui rampe derrière les apparences.

Isabeau arc-bouta son corps frêle. Ses muscles brûlaient, une douleur sourde et

rythmée qui battait à l'unisson avec son cœur affolé. Dans l'effort, elle perçut l'odeur d'Elijah : une note de camphre et de pluie froide, une senteur de morgue qui tranchait avec la puanteur moite de la maison. Avec un dernier gémissement du bois, l'armoire bascula légèrement et glissa de quelques centimètres.

Le spectacle qui s'offrit à eux fit monter une vague de nausée à la gorge de la jeune femme. Derrière l'acajou noble, le mur n'était plus qu'une plaie ouverte. Une moisissure noire, épaisse et duveteuse comme de la fourrure de rat, s'était propagée en cercles concentriques, dévorant le papier peint fleuri. Au centre de cette nécrose, des grappes de champignons blanchâtres, semblables à des doigts de noyés, poussaient dans l'obscurité. Une mouche, grasse et léthargique, s'extirpa de la fente pour venir buter contre le front moite d'Isabeau. Elle ne chassa pas l'insecte. Elle était pétrifiée par la vision de cette pourriture organique qui semblait respirer.

— Regarde bien, Isabeau, susurra Elijah en s'approchant si près qu'elle sentit le souffle de ses mots contre son oreille. C'est l'ADN des Beaumont. De l'or à l'extérieur, du pus à l'intérieur. Aide-moi à sortir le reste. Tout doit sortir.

Pendant des heures, sous l'œil impitoyable de son bourreau, elle vida la chambre. Elle traîna les fauteuils de velours élimé qui exhalaient des nuages de mites, souleva les tapis infestés de larves blanchâtres, déplaça les commodes dont les tiroirs recelaient des nids d'araignées desséchées. Ses mains étaient noires de suie et de crasse, ses ongles cassés saignaient légèrement, laissant des traces rouges sur le bois mort. Elijah ne l'aidait pas. Il se contentait de pointer du doigt, d'exiger, de savourer chaque spasme de fatigue qui agitait les épaules de sa cousine.

Lorsqu'il ne resta plus que le squelette de la pièce, nue et hideuse sous la lumière crue de l'après-midi, Elijah sortit un petit coffret en fer-blanc de la poche de sa veste. Il le déposa sur une table basse dont le plateau de marbre était fêlé.

— Tu te souviens de Silas ? demanda-t-il, ses yeux d'eau croupie fixés sur les mains

souillées d'Isabeau.

Elle tressaillit. Silas. Le jeune valet aux yeux clairs qui avait disparu un soir d'août, il y a dix ans. On avait dit qu'il s'était enfui vers le Nord, ou qu'il s'était noyé dans le bayou.

— Je... je m'en souviens, balbutia-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un croassement sec.

— On t'a menti, Isabeau. On t'a toujours menti. Silas n'est jamais parti. Il est devenu une partie des fondations. Une partie du silence.

Elijah ouvrit le coffret. À l'intérieur reposaient les bijoux de la mère d'Isabeau : des colliers de perles jaunies, des broches en or ciselé, des émeraudes qui semblaient luire d'une lumière maléfique dans la pénombre. Isabeau laissa échapper un gémissement. C'était tout ce qui lui restait d'une tendresse disparue, les derniers vestiges d'une dignité qu'elle tentait désespérément de préserver.

— Brûle-les, ordonna Elijah.

— Non... s'il te plaît...

— Brûle-les, Isabeau, et je te dirai où Silas a rendu son dernier souffle. Je te dirai quel membre de ta précieuse famille tenait la pelle. Je te donnerai la vérité en échange de ces futilités de métal et de pierre.

Il sortit un briquet d'argent et une petite bouteille d'essence de térébenthine. Il en arrosa les bijoux, l'odeur chimique et agressive étouffant instantanément le parfum des gardénias. Il tendit le briquet à Isabeau. Ses mains à lui étaient d'une stabilité terrifiante.

Isabeau regarda les perles. Elle revit le cou de sa mère, entendit le rire cristallin qui

s'était éteint dans cette maison maudite. Elle regarda Elijah. Son visage était un masque de marbre, vide de toute empathie, une page blanche sur laquelle seule la cruauté était écrite. Le tic nerveux qui agitait la paupière gauche d'Isabeau devint incontrôlable. Sa vision se brouilla.

Elle prit le briquet. Le métal était brûlant. Elle actionna la molette. Une petite flamme vacillante apparut, un point de lumière dérisoire dans l'immensité de leur corruption.

— Fais-le, murmura Elijah, sa main se posant sur la nuque de la jeune femme, ses doigts s'enfonçant dans sa chair comme des serres. Offre-leur ce sacrifice. Libère-toi de l'image pour accéder à la moelle.

Isabeau lâcha le briquet dans le coffret. L'essence s'enflamma instantanément dans un \*vroum\* sourd. Des flammes bleues et orangées léchèrent les bijoux, noircissant l'or, faisant éclater les perles dans de petits bruits secs, semblables à des coups de feu lointains. Une fumée noire et âcre s'éleva, une odeur de brûlé chimique qui irrita les sinus d'Isabeau, lui arrachant des larmes qui tracèrent des sillons clairs sur son visage couvert de poussière.

Elle regarda son héritage se transformer en scories, en débris informes. Elle se sentait vide, évidée de sa propre substance, comme si le feu ne dévorait pas seulement les objets, mais aussi les fibres de son âme.

Elijah se pencha vers elle, ses lèvres effleurant presque son lobe d'oreille. L'odeur de la fumée se mêlait maintenant à celle de sa peau, un mélange toxique qui donnait le vertige.

— Silas n'a pas quitté la plantation, Isabeau. Il est sous les dalles de la cave à vin. C'est ton père qui a scellé le mortier, alors que le garçon respirait encore. Il criait, tu sais. Mais les murs des Beaumont sont très épais. Ils sont faits pour étouffer les cris.

Isabeau s'effondra sur les genoux, ses mains se griffant les cuisses à travers le tissu de sa robe. Le monde tournait autour d'elle, une spirale de moisissure noire et de secrets sanglants. Elle crut entendre, venant des profondeurs du sol, le grattement d'ongles sur la pierre, un bruit sec, rythmé, éternel.

Elijah se redressa, lissant son costume de lin blanc qui n'avait pas pris une seule tache de poussière. Il regarda le coffret où ne restaient que des cendres et du métal fondu.

— Ce n'était que le début, Isabeau. Nous avons encore tant de pièces à vider. Tant de fantômes à déterrer. Prépare-toi. Demain, nous descendrons à la cave.

Il sortit de la pièce sans un bruit, sa canne ne résonnant plus sur le plancher jonché de débris. Isabeau resta seule dans la chambre bleue, entourée par la puanteur de la vérité et le cadavre calciné de ses souvenirs, tandis que dehors, l'orage de Louisiane finissait par éclater, déversant des trombes d'eau qui semblaient vouloir noyer la plantation sous un linceul de boue tiède. Elle porta ses mains à son visage et sentit, sur sa langue, le goût de la cendre et de la fièvre.

# Chapitre 3

## Le Baptême de la Fange

La sueur n'était plus de l'eau, c'était une seconde peau, une membrane huileuse qui collait la batiste de la chemise d'Isabeau à ses omoplates saillantes. L'air de la Louisiane, saturé d'une humidité qui sentait le terreau et la charogne sucrée, pesait sur ses poumons comme un sac de sable humide. Devant elle, la silhouette d'Elijah découpait l'obscurité avec une précision de scalpel. Il ne marchait pas ; il glissait entre les racines tortueuses des cyprès chauves, sa lanterne fêlée projetant des éclats de lumière parkinsonienne sur les troncs grisâtres. Le verre brisé de la lampe chantait un cliquetis aigu, un métronome de métal contre verre qui rythmait leur descente vers les entrailles de la propriété.

— Tu marches comme une coupable, Isabeau, murmura-t-il sans se retourner.

Sa voix était un frisson de soie sur du papier de verre. Elle n'était pas forte, mais elle occupait tout l'espace sonore, étouffant le bourdonnement frénétique des moustiques qui s'agglutinaient autour de la nuque de la jeune femme. Isabeau sentit une goutte de sueur couler lentement le long de sa colonne vertébrale, une trace glacée dans la fournaise de la nuit. Elle ne répondit pas. Ses dents s'entrechoquaient, un petit bruit sec, organique, qu'elle ne parvenait pas à faire cesser.

Le sol devint spongieux. L'odeur changea, s'alourdit d'effluves de soufre et de méthane. Sous leurs pieds, la terre de la plantation Beaumont rendait l'âme, se transformant en une soupe noire et épaisse. Elijah s'arrêta brusquement à la lisière de l'eau morte. Le bayou s'étalait devant eux, un miroir d'obsidienne où flottaient des nappes de lentilles d'eau d'un vert maladif. La mousse espagnole pendait des branches comme des chevelures de noyées, frôlant le sommet du crâne d'Isabeau.

Elijah se tourna vers elle. La lumière de la lanterne soulignait les creux de ses orbites, transformant ses yeux en deux puits de goudron. Il tendit une main. Ses doigts étaient longs, d'une pâleur de cire, et se finissaient par des ongles coupés si courts qu'ils semblaient douloureux.

— Viens. La piété est une croûte, Isabeau. Une gale que tu grattes jusqu'au sang pour te sentir exister. Mais ici, sous cette vase, il n'y a plus de prières. Il n'y a que le poids du monde.

Il saisit son poignet. La poigne fut immédiate, chirurgicale. Ce n'était pas la force brute d'un ouvrier, mais la tension constante d'un étau qui connaît exactement le point de rupture de l'os. Isabeau hoqueta, l'air restant coincé dans sa gorge comme une arête de poisson. Il l'entraîna dans la fange.

Le premier contact avec la boue fut une agression. Le froid visqueux s'insinua entre ses orteils, grimpa le long de ses chevilles avec une avidité de reptile. Elle sentit des choses bouger sous la surface — des débris de bois pourri, peut-être des carapaces d'écrevisses, ou les doigts décharnés des ancêtres que la terre refusait de digérer. À chaque pas, le sol l'aspirait, cherchant à lui arracher ses bottines, à la fixer pour l'éternité dans cette mélasse tiède.

— Regarde-toi, dit Elijah, sa face tout près de la sienne.

L'odeur de l'homme était un paradoxe : le parfum coûteux du gardénia mêlé à une pointe de formol. Ses yeux ne cillaient pas. Une mouche grasse se posa sur le coin de sa lèvre supérieure ; il ne fit pas un geste pour la chasser. Il semblait apprécier le contact de l'insecte sur sa peau.

— Tu trembles. Ce n'est pas le froid, n'est-ce pas ? C'est le vertige de réaliser que ton Dieu ne regarde pas sous la surface des eaux dormantes.

Il la poussa plus profondément. L'eau croupie atteignit ses genoux, puis ses hanches. La robe d'Isabeau, autrefois d'un blanc virginal, s'imbibait de noir, devenant un linceul de plomb. Elle sentit la succion de la vase sur ses cuisses, une caresse obscène et étouffante. La panique monta, une marée de bile qui lui brûla l'œsophage. Elle tenta de reculer, mais la main d'Elijah se déplaça de son poignet à sa nuque. Ses doigts s'enfoncèrent dans ses cheveux, trouvant la base du crâne avec une précision de bourreau.

— À genoux, Isabeau.

— Elijah, pitié...

Le mot "pitié" sembla se dissoudre dans l'air saturé de moisissure avant même d'atteindre ses oreilles. Elijah sourit, un étirement lent de la peau sur les dents, sans aucune chaleur.

— La pitié est un luxe de propriétaire. Toi, tu n'es plus qu'une créature de boue. Baptise-toi dans la vérité de ta lignée. Sens le sang des Beaumont qui pourrit dans cette fange.

Il appuya. La pression était irrésistible. Isabeau s'effondra, les genoux s'enfonçant dans le lit instable du bayou. L'eau noire monta jusqu'à sa poitrine, puis jusqu'à son menton. Elle goûta le sel de ses propres larmes mêlé à l'amertume de l'eau stagnante. Le monde se réduisit au cercle de lumière vacillante de la lanterne et à la main de fer qui lui broyait les cervicales.

— Plus bas, ordonna-t-il. Dévore ta fièvre, Isabeau.

Il la prolongea d'un coup sec.

Le silence fut instantané. Sous l'eau, il n'y avait plus de cris de grillons, plus de vent dans les mousses. Juste un bourdonnement sourd, le battement de son propre cœur qui résonnait dans ses tympans comme un tambour de guerre. Ses yeux s'ouvrirent sur le néant liquide. Elle ne voyait rien, mais elle sentait tout : la vase qui s'insinuait dans ses oreilles, le goût de terre et de décomposition qui envahissait sa bouche, la texture granuleuse de la mort sur sa langue. Ses poumons hurlaient, une brûlure sauvage qui lui griffait la poitrine. Elle se débattit, ses mains cherchant désespérément un appui dans cette soupe mouvante, mais elle ne rencontra que les mains d'Elijah, froides et immobiles, qui la maintenaient dans l'abîme.

Une seconde passa, une éternité de soufre.

Puis, le vertige changea de nature. La terreur pure, celle qui contracte les muscles jusqu'à la crampe, commença à se muer en une étrange lassitude. Une reddition. Le manque d'oxygène fit danser des étincelles de phosphore derrière ses paupières. Elle cessa de lutter. Ses membres se détendirent, flottant dans la fange comme des algues. Pour la première fois de sa vie, le poids du nom Beaumont s'effaçait derrière le poids de l'eau. C'était une communion hideuse, un mariage avec la putréfaction.

Elijah la remonta brusquement.

Isabeau émergea dans un spasme, vomissant de l'eau noire et des glaires. Elle s'effondra contre lui, ses mains agrippant désespérément le lin blanc de son costume, le souillant de traînées de boue indélébiles. Elle haletait, de grands bruits de succion qui déchiraient le silence de la forêt. Ses yeux étaient révulsés, ne laissant paraître que le blanc, tandis qu'un rire hystérique, étranglé par la vase, commençait à monter dans sa gorge.

Elijah ne la repoussa pas. Au contraire, il referma ses bras autour d'elle, une étreinte de prédateur qui protège sa proie. Il pencha la tête et approcha ses lèvres de l'oreille souillée d'Isabeau. Il lécha une goutte de boue qui perlait sur sa tempe.

— Tu sens comme tu es propre, maintenant ? murmura-t-il. Plus de secrets. Plus de vernis. Juste la chair et la fange.

Isabeau frissonna, un tremblement si violent qu'il semblait vouloir briser ses os. Elle sentit le cœur d'Elijah battre contre sa poitrine — un rythme lent, régulier, d'une effrayante stabilité. L'horreur était là, nichée dans le creux de son estomac, mais elle s'accompagnait d'une décharge électrique, d'une extase malade qui lui embrasait les nerfs. Elle enfouit son visage dans le cou de l'homme, respirant l'odeur du gardénia et du cadavre, et ses doigts se crispèrent sur ses épaules avec une ferveur de possédée.

Autour d'eux, le bayou semblait respirer en chœur. Un crocodile glissa dans l'eau un peu plus loin, un sillage de rides silencieuses sur le miroir noir. Elijah releva le menton d'Isabeau, forçant son regard. Elle vit son propre reflet dans les pupilles de l'architecte du supplice : une chose brisée, couverte de limon, dont les yeux brillaient d'une lueur nouvelle, une étincelle de folie qui répondait enfin à la sienne.

— Nous allons rentrer, dit-il, sa voix presque tendre. La maison nous attend. Elle a faim de toi, Isabeau. Et toi, tu commences enfin à avoir faim d'elle.

Il ramassa la lanterne. La vitre fêlée projeta une ombre de toile d'araignée sur le visage de la jeune femme. Ils entamèrent le chemin du retour, deux spectres s'extirpant de la fange, laissant derrière eux une trace de boue noire qui ne s'effacerait jamais des planchers de la plantation Beaumont. Le vent se leva, agitant les mousses espagnoles dans un bruissement de vieux linges, tandis qu'au loin, le premier grondement d'un tonnerre lourd annonçait que la fièvre ne faisait que commencer.

# Chapitre 4

## Le Testament des Ombres

La boue noire du bayou s'incrustait dans les rainures du parquet de chêne, une traînée de limon qui ressemblait à une ponctuation de cadavres. Isabeau frissonnait, ses vêtements trempés collant à ses flancs comme une peau de reptile trop étroite. L'odeur de la maison l'assaillit dès le vestibule : un mélange écœurant de cire d'abeille rance, de poussière centenaire et de cette humidité sucrée, presque fécale, qui émanait des murs de briques effritées. Au-dessus d'eux, le lustre de cristal s'agitait sans courant d'air, ses pampilles s'entrechoquant dans un cliquetis de dents de lait.

Elijah ne se retourna pas. Il marchait avec une raideur cérémonielle, le dos droit, ignorant la traînée de fange qu'il laissait derrière lui. Il s'arrêta devant la porte de la bibliothèque, une gueule de bois sombre qui semblait aspirer la faible lumière de la lanterne. Il sortit une clé de sa poche de lin, un morceau de fer froid et huileux, et la fit tourner dans la serrure. Le cri du métal contre le métal résonna dans le couloir, une plainte stridente qui fit vibrer les tympans d'Isabeau jusqu'à la nausée.

— Entre, Isabeau. Ne reste pas sur le seuil comme une mendicante. Tu es chez toi, n'est-ce pas ?

Sa voix était basse, un murmure de velours râpeux. Isabeau obéit, ses pieds nus glissant sur le tapis d'Orient dont les motifs de fleurs fanées semblaient se tordre sous ses pas. Elijah ne l'attendit pas. Il se dirigea vers le secrétaire en acajou massif, un meuble dont les pieds griffus s'enfonçaient dans le sol comme s'ils cherchaient à reprendre racine. Une mouche charbonneuse, engourdie par l'orage imminent, tournait en rond sur le cuir vert du bureau, son bzzz-bzzz erratique étant le seul battement de cœur de la pièce.

Elijah pressa un ressort invisible. Un tiroir secret s'éjecta avec un claquement sec, libérant une bouffée d'air confiné qui sentait le vinaigre et le vieux papier. Il en sortit un parchemin jauni, dont les bords étaient rongés par les mites et l'acidité du temps. Il le déplia avec une lenteur de prédateur, ses doigts longs et pâles caressant la fibre comme s'il s'agissait de la chair d'une amante.

— Regarde, murmura-t-il sans la quitter des yeux. Approche. Respire l'odeur de ton héritage.

Isabeau sentit sa gorge se nouer. Une goutte de sueur froide glissa entre ses omoplates. Elle s'approcha, ses yeux fixés sur le document. C'était un acte notarié, daté de 1854. L'encre, autrefois noire, avait viré au brun rouille, la couleur du sang séché sur une lame. En bas de la page, le sceau de cire rouge était brisé, une tache écarlate qui ressemblait à une plaie ouverte.

— Tu vois ce nom ? dit Elijah, son index pointant une signature élégante mais tremblée. Baptiste Beaumont. Ton arrière-grand-père. Le saint homme. Le bâtisseur.

Il se rapprocha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de tabac froid et de menthe qui émanait de son souffle. Il posa sa main sur la nuque d'Isabeau, ses doigts s'enroulant autour de ses cheveux humides. Sa prise était ferme, presque douloureuse, forçant son visage à descendre vers le papier.

— Lis les ratures, Isabeau. Regarde comment la plume a hésité avant d'effacer le nom original. "Propriété de la famille Lemaître".

Isabeau sentit un goût de bile remonter dans sa bouche. Les lettres grattées sous la signature de Baptiste réapparaissaient sous la lumière crue de la lanterne comme des spectres réclamant justice. Ce n'était pas un simple achat. C'était une spoliation. Les dates ne coïncidaient pas avec les registres officiels de la paroisse. Sous le texte légal,

des notes marginales, griffonnées d'une main fiévreuse, racontaient une autre histoire : des incendies nocturnes, des puits empoisonnés, des corps enterrés sous les fondations de la grange pour que le silence soit définitif.

— Ce domaine n'a pas été acheté, Isabeau. Il a été arraché. Chaque hectare de cette terre, chaque brique de cette maison a été payée avec la terreur d'une famille que les tiens ont effacée de la carte. Tu marches sur des os, ma petite. Tu dors dans un berceau tressé avec les nerfs de ceux qu'ils ont dépouillés.

Elijah lâcha sa nuque pour saisir son poignet. Il força sa main à se poser sur le parchemin, écrasant ses doigts contre l'encre rance.

— Tu sens ça ? Cette vibration ? C'est le mensonge qui fermente. Ta pureté, ta dignité, cette petite moue de sainte que tu arbores... Tout cela est bâti sur de la bile séchée. Ta fortune est une charogne que tu ronges depuis ta naissance sans même t'en rendre compte.

Isabeau voulut retirer sa main, mais il serra plus fort. Elle entendit le craquement de ses propres articulations. Ses yeux s'embuèrent de larmes, mais Elijah ne lui laissa pas le luxe de l'aveuglement. Il prit un coupe-papier en argent sur le bureau, une lame fine et effilée, et l'approcha de la paume de la jeune femme.

— Tu es une Beaumont, n'est-ce pas ? Tu revendiques ce sang ? Alors accepte-le dans toute sa saleté.

Il ne la coupa pas, pas encore. Il fit simplement courir la pointe froide le long de sa ligne de vie, un sillon de glace qui fit tressaillir chaque nerf de son corps. Le tic nerveux à la commissure des lèvres d'Isabeau devint incontrôlable. Elle voyait la mouche sur le bureau, maintenant immobile, prise dans une goutte d'encre fraîche qu'Elijah venait de renverser. L'insecte se débattait, ses ailes s'englantant dans le liquide noir, un miroir minuscule de sa propre agonie.

— Dis-le, ordonna Elijah. Dis que tu n'es rien d'autre qu'une héritière de la fange.

— Je... je ne savais pas, balbutia-t-elle, sa voix se brisant dans un sanglot étouffé.

— L'ignorance est la forme la plus lâche de la complicité, cracha-t-il. Tu savais que l'air ici était trop lourd. Tu savais que l'eau du puits avait un goût de cuivre. Tu as choisi de ne pas regarder les ombres. Mais maintenant, les ombres te regardent, Isabeau. Et elles ont très faim.

Il inclina la tête, son oreille semblant guetter un bruit dans les cloisons. Les murs de la bibliothèque émirent un craquement sourd, comme si le bois se dilatait sous l'effet d'une pression interne insupportable. Une odeur de brûlé, ancienne et froide, commença à filtrer des plinthes.

Elijah se pencha vers elle, ses lèvres effleurant son oreille.

— Regarde tes mains, Isabeau. Regarde-les bien.

Elle baissa les yeux. L'encre noire du document s'était transférée sur sa peau, tachant ses doigts et sa paume de marques sombres qui ressemblaient à des ecchymoses ou à de la moisissure. Elle essaya de frotter sa main contre sa robe, mais la tache s'étalait, grasse et tenace, s'insinuant sous ses ongles comme une terre de cimetière.

— Ça ne partira pas, murmura-t-il avec une tendresse cruelle. C'est l'aveu qui remonte à la surface. Tu es la fin de la lignée, le dernier fruit d'un arbre pourri. Et je vais te presser jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le noyau amer.

Le tonnerre éclata enfin, une détonation qui fit trembler les vitres dans leurs cadres de plomb. La lanterne vacilla et s'éteignit, plongeant la pièce dans une obscurité suffocante où seule restait l'odeur de l'encre rance et le souffle court d'Isabeau. Elle

sentit les doigts d'Elijah se desserrer, mais sa présence restait là, une masse plus noire que le noir, une pression invisible contre sa poitrine qui l'empêchait de crier.

Dans le silence qui suivit le coup de tonnerre, elle entendit un grattement contre le plancher. Un son de griffes ou de doigts secs. Quelque chose rampait dans l'obscurité, se rapprochant de ses pieds nus. Isabeau resta pétrifiée, les yeux écarquillés dans le vide, sentant la tache d'encre sur sa main devenir chaude, battre au rythme de son cœur affolé, comme si le sang des Lemaître réclamait enfin son dû à travers ses propres veines.

# Chapitre 5

## La Liturgie de la Chair

L'air n'était plus de l'oxygène, mais une mélasse tiède qui s'engluait dans les poumons d'Isabeau, chargée de l'odeur ferreuse du sang séché et du parfum écœurant des gardénias en train de pourrir dans le vase d'albâtre. L'obscurité, totale depuis que la lanterne avait rendu l'âme, semblait palpiter. Chaque battement de ses tempes projetait des éclairs de phosphore derrière ses paupières closes. Elle entendait le grattement. \*Scritch. Scritch.\* Un ongle sur le bois mort. Ou peut-être était-ce le bruit de sa propre raison qui s'effritait, petit morceau par petit morceau, sous le poids de la présence d'Elijah.

Il ne bougeait pas. Il était le centre de gravité de la pièce, un trou noir aspirant la moindre parcelle de volonté. Isabeau sentit une goutte de sueur couler de son front, tracer un chemin brûlant le long de sa tempe, pour finir sa course dans le creux de son oreille. Le contact fut électrique. Elle voulut lever la main, mais ses membres pesaient des tonnes, enchaînés au matelas par une léthargie poisseuse.

— Tu brûles, Isabeau.

La voix d'Elijah coula dans le noir comme de l'huile sur une plaie. Elle n'était ni haute, ni basse, juste d'une précision chirurgicale. Elle ne venait pas d'un endroit précis de la chambre ; elle semblait émaner des murs eux-mêmes, du papier peint floral qui se décollait en lambeaux comme une peau lépreuse.

Une lueur soudaine, minuscule et cruelle, déchira l'ébène. Elijah venait de craquer une allumette. La flamme vacillante éclaira ses mains avant son visage : des doigts longs, d'une pâleur de craie, dont les articulations craquèrent lorsqu'il s'empara d'une

bougie de suif. La lumière jaune révéla son sourire — un pli mince, dépourvu de chaleur, qui ne montrait pas les dents. Il s'approcha du lit. Le plancher ne grinça pas sous ses pas. Il glissait, spectre de lin blanc dans la pénombre, portant avec lui une odeur de camphre et de terre mouillée.

Il s'assit au bord du matelas. Le poids de son corps fit basculer Isabeau vers lui. Elle gémit, un son de gorge, animal, qu'il étouffa aussitôt en posant son pouce sur ses lèvres. La peau d'Elijah était d'une froideur surnaturelle, un contraste si violent avec la fièvre d'Isabeau qu'elle crut sentir sa lèvre se fendre sous le choc thermique.

— Ne gaspille pas ton souffle en supplications, murmura-t-il en penchant la tête. Le délire est une confession que le corps fait à l'âme. Je veux entendre ce que ton sang raconte quand il bout.

Il sortit de la poche de sa veste une petite bassine de cuivre et un linge de flanelle. Il versa de l'eau d'un pichet ; le clapotis résonna comme un glas dans le silence de la plantation. L'eau était trouble, chargée de sels et d'une décoction d'écorce amère.

D'un geste lent, presque dévot, il commença à déboutonner le col de la chemise de nuit d'Isabeau. Ses doigts effleuraient la peau moite, s'attardant sur la pulsation erratique de la carotide. À chaque bouton libéré, Isabeau sentait le froid de la pièce s'engouffrer, mais c'était un froid qui ne soulageait pas ; il l'isolait davantage, la transformant en une proie offerte sur un autel de draps souillés.

— Regarde-toi, Isabeau. La dernière héritière des Beaumont. Un fruit trop mûr qui s'écrase sous son propre sucre.

Il trempa le linge dans l'eau glacée et l'essora avec une force tranquille. Puis, il le pressa sur le front de la jeune femme. Isabeau arqua le dos, un cri muet mourant dans sa gorge contractée. La sensation était celle d'une lame de glace s'enfonçant dans son crâne.

— Ton père croyait que le secret resterait enterré sous le vieux chêne, continua Elijah, sa voix devenant un murmure hypnotique tandis qu'il descendait le linge sur ses joues, puis sur son cou. Il pensait que le sang des innocents finirait par fertiliser la terre sans jamais remonter à la surface. Mais la terre de Louisiane est vorace, Isabeau. Elle n'oublie jamais le goût de la trahison.

Il passa le linge sur ses clavicules. Isabeau fixait le plafond, là où les ombres jetées par la bougie dessinaient des formes monstrueuses, des membres entrelacés, des bouches hurlantes pétrifiées dans le plâtre. Elle crut voir une mouche, une grosse mouche bleue à l'abdomen luisant, se poser sur le bord de la bassine de cuivre. Elle ne s'envola pas. Elle frotta ses pattes de devant avec une lenteur obscène, observant la scène de ses mille yeux noirs.

— Tu te souviens de la petite fille des métayers ? Celle qui a disparu l'été de tes dix ans ?

Le linge s'arrêta. Elijah pressa ses doigts dans le creux de l'épaule d'Isabeau, là où la peau était la plus fine. La douleur irradiait dans tout son bras, une brûlure sourde qui semblait réveiller un souvenir enfoui.

— Tu jouais à cache-cache dans les celliers, n'est-ce pas ? Tu as entendu les cris. Tu as senti l'odeur de la chaux vive. Et tu n'as rien dit. Tu as laissé le silence de cette maison t'avalier, comme il m'a avalé moi, avant de me recracher.

Il plongea de nouveau le linge dans la bassine. L'eau était devenue grisâtre. Elijah s'empara de la main d'Isabeau, celle qui portait encore la trace de l'encre rance. Il ne l'essuya pas. Il porta la main à son propre visage, humant la peau fiévreuse, fermant les yeux comme s'il inhalait un parfum rare.

— L'encre de ton père. Le testament qu'il t'a forcée à signer alors que le notaire n'était

déjà plus qu'un cadavre tiède dans la pièce d'à côté. Tu sens cette odeur, Isabeau ? C'est l'odeur de la propriété. C'est l'odeur du péché qui devient légal.

Une quinte de toux déchira la poitrine d'Isabeau. Elle cracha une bile amère que Elijah recueillit dans le linge avec une sollicitude révoltante. Il lui caressa les cheveux, écartant les mèches trempées de sueur avec une douceur de prédateur amoureux.

— Chut... Laisse la fièvre faire son œuvre. Elle nettoie le mensonge. Elle ne laisse que l'essentiel : la peur et la viande.

Il se leva soudain, la silhouette démesurément allongée par la lueur vacillante. Il fit le tour du lit, ses doigts traînant sur le bois sculpté, produisant de nouveau ce bruit de griffes. \*Scritch. Scritch.\* Isabeau comprit alors que ce n'était pas un rat. C'était lui. Il marquait son territoire. Il gravait son nom dans les fibres de la maison, dans les fibres de son être.

Il revint vers elle avec un petit flacon de verre sombre. Il en retira le bouchon de liège, libérant une fragrance de pavot et d'amande amère.

— Ouvre la bouche, Isabeau. La liturgie exige une communion.

Elle serra les dents, les larmes roulant enfin sur ses joues, traçant des sillons clairs dans la poussière de son visage. Elijah ne s'énerva pas. Il posa sa main sur sa gorge et serra, juste assez pour interrompre le flux d'air, juste assez pour forcer son organisme à paniquer. Lorsqu'elle ouvrit la bouche pour aspirer une bouffée d'air salvatrice, il versa le liquide visqueux sur sa langue.

Le goût était atroce. Une brûlure qui descendit instantanément dans son œsophage, transformant son estomac en un brasier de glace. Isabeau sentit ses muscles se relâcher malgré elle. Le monde commença à se dissoudre. Les murs de la chambre

s'étirèrent, devinrent liquides, coulant comme de la cire perdue. Seul le visage d'Elijah restait net, une icône de marbre froid au milieu du chaos.

— Voilà, murmura-t-il en se penchant si près qu'elle sentit son souffle, glacial, contre son oreille. Maintenant, nous pouvons commencer. Tu n'es plus une Beaumont. Tu n'es plus une héritière. Tu es la matière première de ma rédemption.

Il reprit le linge, mais cette fois, il ne se contenta pas de frotter. Il commença à frotter avec une vigueur frénétique, comme s'il voulait arracher la peau, atteindre l'os, effacer chaque trace de la lignée qu'elle portait en elle. La douleur devint une symphonie, une note haute et stridente qui résonnait dans chaque cellule de son corps.

Isabeau vit la mouche s'envoler de la bassine et venir se poser sur son propre œil grand ouvert, mais elle ne put même pas ciller. Elle n'était plus qu'un paysage de chair offert aux mains de l'architecte.

Le tonnerre gronda de nouveau, plus lointain cette fois, comme un fauve s'éloignant après avoir dévoré sa part. Dans la chambre, le silence revint, seulement troublé par le clapotis de l'eau sale dans la bassine de cuivre et le murmure monotone d'Elijah, récitant les noms des morts qu'ils allaient, ensemble, déterrer.

# Chapitre 6

## L'Eucharistie Sacrilège

L'argenterie frappait la porcelaine avec un cliquetis sec, presque chirurgical, qui résonnait contre les boiseries sombres de la salle à manger. L'air était si épais, si saturé par l'humidité de l'orage qui rôdait encore au-dehors, que chaque respiration d'Isabeau ressemblait à une gorgée d'eau tiède et croupie. Elijah était assis à l'autre bout de l'immense table d'acajou, une étendue de bois poli qui semblait les séparer comme un abîme de goudron. Entre eux, une unique chandelle agonisait, sa flamme vacillante étirant l'ombre d'Elijah jusqu'au plafond, où elle se tordait comme une araignée ivre.

Une odeur de gibier trop mûr, presque tourné, flottait au-dessus des assiettes. Elijah ne l'avait pas quittée des yeux, ses pupilles fixes, dénuées de battement de paupières, ancrées dans les siennes. Il maniait son couteau avec une lenteur obscène.

« Le premier service, Isabeau », murmura-t-il, sa voix glissant sur le silence comme une lame sur de la soie. « La fondation. L'os sur lequel nous avons bâti ce temple de mensonges. »

Il poussa vers elle une petite assiette en vermeil. Au centre, deux segments d'os à moelle, sciés avec une précision millimétrée. La substance à l'intérieur était grise, gélatineuse, suintante d'une graisse jaunâtre qui figeait déjà sur le bord du plat. Une petite cuillère d'argent, fine comme un stylet, attendait à côté.

Isabeau sentit une goutte de sueur froide dévaler le long de sa colonne vertébrale, s'arrêtant au creux de ses reins. Ses doigts tremblèrent lorsqu'elle saisit l'ustensile. Le métal était glacé, une morsure contre sa peau fiévreuse.

« Ton grand-père adorait la moelle, n'est-ce pas ? » continua Elijah, penché en avant, le menton appuyé sur ses mains croisées. « Il disait que c'était là que résidait la force de la lignée. Dans le gras, dans le caché. Mange, Isabeau. Aspire la vérité de ta race. »

Elle plongea la cuillère dans la cavité de l'os. Le bruit de succion qui s'en échappa fit monter une bile acide dans sa gorge. Elle porta la substance à ses lèvres. C'était tiède, écœurant, avec un arrière-goût de fer et de terre mouillée. Elle avala sans mâcher, sentant la masse visqueuse glisser dans son œsophage comme un intrus. Elijah sourit, un étirement de lèvres sans joie qui dévoila ses dents trop blanches, trop parfaites.

Une mouche à viande, lourde et bourdonnante, vint se poser sur le bord de son verre de vin rouge, un nectar sombre qui ressemblait à du sang coagulé. Elle frotta ses pattes velues avec une frénésie dérangeante avant de s'envoler pour se coller sur la commissure des lèvres d'Isabeau. La jeune femme ne bougea pas. Elle sentait le chatouillement des pattes de l'insecte, mais ses muscles étaient pétrifiés, asservis par le regard d'Elijah.

« Bien », dit-il. « La base est saine. Passons au cœur du problème. »

Il se leva, ses mouvements fluides, dépourvus de tout bruit de tissu. Il revint des ombres de la cuisine avec un plat couvert d'une cloche d'argent. Lorsqu'il la souleva, une vapeur fétide s'échappa, une odeur de vinaigre et de viscères. Dans l'assiette gisait un cœur d'oiseau, minuscule, entouré d'une réduction de baies noires qui ressemblait à des caillots.

« Ta mère était une créature fragile, Isabeau. Une cage thoracique pleine de secrets et de soupirs. Elle aimait les oiseaux, tu te souviens ? Elle disait qu'ils étaient les seuls à pouvoir s'échapper de Beaumont. »

Il prit une fourchette et piqua le muscle cardiaque, le présentant aux lèvres d'Isabeau.

La pointe du métal égratigna doucement sa lèvre inférieure, faisant perler une minuscule goutte de sang qui se mêla au jus noir des baies.

« Ouvre », ordonna-t-il.

Le mot n'était pas un cri, mais une pression physique, un poids sur sa mâchoire. Elle obéit. La chair était ferme, résistante sous la dent. À chaque mastication, un liquide amer jaillissait, envahissant son palais. C'était le goût de la trahison, de la faiblesse qu'on lui avait inculquée depuis l'enfance. Elle voyait, dans le regard d'Elijah, les souvenirs de sa mère pleurant dans les jardins de gardénias, les mains tachées de terre alors qu'elle enterrait des lettres qu'elle n'avait jamais osé envoyer.

Le rythme cardiaque d'Isabeau s'emballa, un tambourinement sourd dans ses tempes. La pièce semblait se rétrécir, les murs se rapprocher, les portraits des ancêtres Beaumont se tordant dans leurs cadres dorés, leurs yeux peints se fixant sur sa dégradation.

« Pourquoi fais-tu cela ? » articula-t-elle enfin, sa voix n'étant plus qu'un croassement.

Elijah posa la fourchette. Il contourna la table, ses pas ne faisant aucun son sur le tapis persan élimé. Il s'arrêta derrière elle. Ses mains se posèrent sur ses épaules, lourdes comme des dalles de marbre. Ses pouces commencèrent à masser la base de son crâne, une pression lente, hypnotique, qui lui donnait envie de hurler et de s'abandonner simultanément.

« Je ne fais rien que tu n'aies déjà désiré, ma douce enfant. Beaumont est une charogne, et nous sommes les vers qui s'en nourrissent. Tu as passé ta vie à essayer de garder les apparences, à polir l'argenterie alors que les fondations pourrissaient. Je t'offre la fin du simulacre. »

Il se pencha, son souffle chaud contre son oreille, une odeur de menthe et de décomposition.

« Dis-moi le secret, Isabeau. Pas celui de ton père. Pas celui de la plantation. Le tien. Celui que tu caches sous cette peau si blanche, derrière ce cœur qui bat si vite qu'il menace de se briser. »

Isabeau ferma les yeux. Elle voyait l'incendie qu'elle avait imaginé tant de fois. Elle voyait les flammes lécher les rideaux de velours, consumer les testaments, réduire en cendres les siècles d'oppression. Elle sentit le rire monter, un rire sec, hystérique, qui mourut dans sa gorge avant de naître.

Ses mains agrippèrent le bord de la table, ses ongles s'enfonçant dans le bois tendre. La douleur était une ancre. Elle leva les yeux vers le reflet d'Elijah dans le miroir terni en face d'elle. Il ne ressemblait plus à un homme, mais à une ombre découpée dans la réalité, un vide affamé.

« Tu crois que j'ai peur de toi, Elijah ? » murmura-t-elle, ses lèvres frémissantes.

Elle se tourna brusquement sur sa chaise, faisant basculer son verre de vin. Le liquide se répandit sur la nappe blanche comme une plaie ouverte. Elle attrapa sa main, ses doigts se refermant sur ses poignets osseux avec une force surprenante.

« Chaque nuit, depuis que j'ai compris ce que nous étions... chaque nuit passée dans cette maison qui pue la mort et le linge propre... j'ai prié. »

Elijah inclina la tête, un pli de curiosité cruelle marquant son front.

« Tu as prié Dieu, Isabeau ? Quelle perte de temps. »

« Non », cracha-t-elle, une larme brûlante traçant un sillon de sel sur sa joue couverte

de sueur. « Je n'ai pas prié Dieu. J'ai prié pour qu'une bête vienne. J'ai prié pour que le bayou vomisse un monstre capable de tout dévorer. J'ai prié pour que tu reviennes, Elijah. Pas pour me sauver. Pour me détruire. Pour que je n'aie plus à porter ce nom toute seule. »

Le silence qui suivit fut plus lourd que le tonnerre. Elijah la regarda, et pour la première fois, une lueur de quelque chose qui ressemblait à de l'admiration, ou peut-être à une faim plus dévorante encore, traversa ses yeux d'eau croupie.

Il approcha son visage du sien, si près qu'elle pouvait voir les pores de sa peau, la pâleur inhumaine de son teint. Ses doigts quittèrent ses épaules pour descendre le long de sa gorge, effleurant la carotide où le sang bondissait.

« Alors, nous y sommes », souffla-t-il. « L'eucharistie est complète. Tu n'es plus la victime, Isabeau. Tu es l'autel. »

Il ramassa un morceau de pain noir, le trempa dans la flaque de vin qui imbibait la nappe, et le porta à sa propre bouche. Il mâcha lentement, ses yeux fixés sur les siens, une communion de ténèbres.

Dehors, l'orage éclata enfin, une explosion de fureur qui fit trembler les vitres. La chandelle s'éteignit, plongeant la pièce dans un noir d'encre où ne subsistaient que l'odeur du vin renversé, le parfum lourd des fleurs mortes et le bruit de deux respirations qui se cherchaient dans l'obscurité moite.

# Chapitre 7

## L'Écorché Vif

L'obscurité dans la salle à manger n'était pas vide ; elle avait une texture, une épaisseur de goudron qui s'insinuait dans les narines avec l'odeur de l'ozone et du vin aigre. Isabeau ne voyait plus Elijah, mais elle l'entendait. C'était un bruit infime, un glissement de soie contre le cuir de sa chaise, puis le cliquetis métallique d'un couvert que l'on déplace sur le bois nu. Une mouche, rescapée de l'orage, vint se poser sur la commissure de ses lèvres. Elle sentit les pattes minuscules et sèches explorer sa peau, mais ses muscles étaient soudés par une paralysie de plomb. Elle n'osa pas chasser l'insecte. Elle craignait que le moindre mouvement ne serve de signal à la chose qui respirait en face d'elle, une respiration lente, mesurée, presque mécanique.

« Tu entends le bois qui travaille, Isabeau ? » La voix d'Elijah semblait provenir de partout à la fois, une vibration basse qui faisait résonner les os de sa mâchoire. « La maison digère. Elle nous mâche lentement, depuis des générations. Les Beaumont ne possèdent pas cette terre. C'est la terre qui nous a avalés, et nous ne sommes que les sucs gastriques de son ventre de boue. »

Un éclair déchira le ciel derrière les persiennes closes, striant le noir de lames de lumière blafarde. Pendant une fraction de seconde, elle le vit. Il n'avait pas bougé, mais il s'était penché en avant. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes d'ombre, mais ses dents brillaient d'un éclat humide. Sur la nappe, entre eux, reposait un couteau à fruit en argent, dont la lame noircie par l'oxydation semblait boire le peu de clarté qui restait.

Le tonnerre gronda, faisant vibrer les verres de cristal. L'un d'eux, déjà fêlé, éclata avec un tintement cristallin qui parut durer une éternité.

« Ta chair est une frontière, petite sœur », murmura-t-il. Isabeau sentit un souffle froid sur sa nuque, bien qu'il fût assis à l'autre bout de la table. « Une frontière que tu as érigée pour me tenir à distance. Mais les frontières de cette famille sont tracées avec des mensonges. Et les mensonges s'effacent sous l'eau de pluie. »

Elle sentit une main se poser sur la sienne. La peau d'Elijah était d'une sécheresse de parchemin, mais ses doigts étaient d'une force insoupçonnée. Il guida sa main vers le centre de la table, vers l'objet froid. Isabeau voulut crier, mais sa gorge n'était plus qu'un conduit de sable sec. Son cœur battait si fort qu'elle craignait de voir ses côtes céder sous l'impact. La sueur coulait le long de ses tempes, une rigole tiède qui se perdait dans le col de sa robe de soie, laquelle collait à son dos comme une seconde peau de serpent.

« Prends-le », ordonna-t-il. Ce n'était pas un cri, c'était une certitude.

Ses doigts se refermèrent sur le manche ciselé. Le métal était glacé, d'un froid qui semblait mordre jusqu'au nerf. Elijah ne lâcha pas sa main. Il l'enveloppa de la sienne, une étreinte de prédateur qui n'a plus besoin de courir. Il la força à lever le couteau, à le tenir verticalement devant son propre visage. Dans le reflet terne de la lame, Isabeau ne reconnut pas ses propres yeux ; ils étaient dilatés, immenses, deux puits de terreur pure.

« On ne rachète pas le sang par la prière, Isabeau. On ne le rachète pas par le silence. La fièvre qui nous brûle ne s'éteint que lorsqu'elle trouve une issue. »

Il fit descendre lentement la pointe de la lame vers l'intérieur de son propre avant-bras, celui d'Elijah. Il ne portait plus sa veste de lin. Sa chemise était retroussée, révélant une peau d'une pâleur malade, marbrée de veines bleutées comme les racines d'un arbre mort.

« Coupe », souffla-t-il.

Isabeau lutta. Ses tendons saillirent sous sa peau fine, ses jointures blanchirent. Elle sentit l'odeur de la sueur d'Elijah, une odeur de camphre et de poussière de bibliothèque, une odeur de vieux temps. Elle sentit son propre corps la trahir. Sa main ne tremblait plus. Elle était devenue une extension de la volonté de son frère.

La pointe s'enfonça. Ce fut d'abord une résistance élastique, puis un déchirement presque inaudible, comme une couture que l'on défait. Une goutte sombre apparut, minuscule, hésitante, avant de s'élargir en une perle lourde qui glissa le long du bras d'Elijah.

« Encore », dit-il, les yeux fermés, une expression de soulagement presque obscène sur le visage.

Il tourna son poignet et, avec une force irrésistible, il dirigea la lame vers la paume d'Isabeau. Elle sentit le froid du métal contre sa chair tendre, là où les lignes de la vie et du cœur se croisent dans un entrelacs inutile. Elle ferma les yeux, mais cela n'arrêta pas l'image. Elle vit, derrière ses paupières, la chair s'ouvrir. Ce ne fut pas une douleur aiguë, mais une chaleur envahissante, une brûlure liquide qui semblait libérer une pression accumulée depuis des années sous son diaphragme.

Le sang coula, chaud, poisseux. Elijah saisit sa main blessée et pressa sa propre plaie contre la sienne.

Le contact fut un choc électrique. Leurs sangs se mêlèrent dans une étreinte visqueuse, s'écoulant sur la nappe, tachant le linge blanc d'une marque indélébile, une carte de leur damnation commune. Isabeau sentit le pouls d'Elijah battre contre le sien, un rythme désynchronisé, une arythmie sauvage qui semblait vouloir dévorer son propre rythme cardiaque.

« Voilà », murmura-t-il, et sa voix n'était plus qu'un râle de satisfaction. « Le pacte de la fièvre. Tu sens comme le monde devient clair quand on cesse de prétendre que l'on est entier ? »

Il approcha sa bouche de l'oreille d'Isabeau. Elle sentit ses lèvres frôler son lobe, une caresse de cadavre.

« Tu es l'écorchée, Isabeau. Comme moi. Nous n'avons plus de peau pour nous cacher du monde. Nous sommes à vif. Et à vif, on ressent tout. Chaque vibration de l'air, chaque pensée putride de cette maison. »

La mouche, attirée par l'odeur métallique et sucrée, quitta la lèvre d'Isabeau pour venir se poser sur l'entrelacs de leurs mains jointes. Elle commença à se nourrir de leur union, ses ailes vibrant d'un bourdonnement frénétique.

Isabeau ne pouvait plus détourner le regard. Elle fixait cette petite bête noire qui s'enivrait de leur substance. Elle se sentait vidée, non pas de son sang, mais de son âme, comme si Elijah avait ouvert une valve et que tout ce qu'elle était s'écoulait sur cette table de chêne, dans cette pièce qui sentait la fin d'un monde.

Dehors, le vent hurla plus fort, secouant les fondations de la plantation Beaumont. Une branche de chêne griffa la fenêtre, un bruit de griffes sur du verre, comme si quelque chose cherchait à entrer pour assister au festin.

Elijah lâcha sa main brusquement. Isabeau laissa tomber son bras sur ses genoux, sa paume continuant de pleurer des larmes rouges sur sa robe de prix. Elle regarda Elijah. Il s'était rassis, redressé, l'air presque purifié. Il prit sa serviette de table et essuya son bras avec une lenteur méticuleuse, sans cesser de la fixer de ses yeux d'eau croupie.

« Demain, les murs nous parleront différemment », dit-il en rejetant la serviette

ensanglantée sur la table. Elle ressemblait à un linceul abandonné. « Demain, tu ne craindras plus les secrets, Isabeau. Car tu es devenue le plus grand d'entre eux. »

Il se leva, sa silhouette se fondant dans les ombres de la pièce, laissant Isabeau seule avec le bruit de la pluie, le bourdonnement de la mouche et la sensation insupportable de son propre sang qui refroidissait contre sa peau, collant et noir comme une faute qu'on ne peut plus laver. Ses yeux se posèrent sur le couteau. La lame était propre, comme si elle n'avait jamais servi. Mais l'odeur du fer restait là, suspendue dans l'air moite, une promesse de ce qui restait à dévorer. Elle tenta de refermer sa main, mais ses doigts refusèrent d'obéir, restant ouverts, offerts, comme une plaie qui ne cicatriserait jamais tout à fait. Elle resta là, dans le noir, écoutant le craquement des poutres, attendant que la maison finisse de la mâcher.

# Chapitre 8

## L'Invasion du Bayou

Le ciel n'était plus une voûte, mais un ventre de plomb qui s'éventrait sur la Louisiane, déversant une bile grise et tiède. À la plantation Beaumont, l'air était devenu si lourd qu'il fallait presque le mâcher pour respirer. L'orage n'avait pas éclaté avec fracas ; il avait commencé par un murmure de gorge, un grondement souterrain qui faisait vibrer les vitres piquées de sel. Puis, l'eau était venue. Pas seulement celle d'en haut, mais celle d'en bas. Le bayou, gonflé par des jours de pressentiments noirs, s'était mis à vomir son trop-plein de limon et de secrets dans les jardins, avant de venir lécher les marches du perron avec la langue râpeuse d'un prédateur affamé.

À l'intérieur, le silence de la maison était entrecoupé par le clapotis obscène de l'inondation qui s'engouffrait sous les portes. Isabeau regardait, pétrifiée, le tapis de soie du salon s'assombrir, s'imbiber d'une tache d'encre géante qui progressait centimètre par centimètre. L'eau était d'une couleur de thé rance, charriant des débris de feuilles pourries et des insectes aux carapaces luisantes qui cherchaient un refuge sur les meubles en acajou. Une odeur de vase et de décomposition florale monta brusquement, s'insinuant dans ses narines, lui soulevant le cœur.

Elijah était là, debout près de la cheminée éteinte, observant la montée des eaux avec une satisfaction presque religieuse. Il ne bougeait pas, ses mains de chirurgien croisées derrière son dos, son costume de lin blanc immaculé contrastant violemment avec la noirceur qui rampait à ses pieds. Un tic nerveux faisait tressaillir le coin de sa paupière gauche, un battement de cil irrégulier, rapide comme l'aile d'un insecte agonisant.

— La terre reprend ses droits, Isabeau, murmura-t-il sans se retourner. Elle réclame ce que nous avons tenté d'étouffer sous les fondations. Écoute-la. Elle a faim.

Le bruit était maintenant partout. Un craquement sourd, le gémissement du bois qui travaille, le soupir des cloisons qui saturent. Au rez-de-chaussée, les miroirs piqués de noir reflétaient une image déformée du désastre : le mobilier de prix semblait flotter comme des cercueils dans une crypte oubliée. Une chaise se renversa avec un bruit mat, un choc mou contre la surface huileuse.

Quand l'eau atteignit ses chevilles, Isabeau sentit un froid visqueux s'emparer d'elle. Ce n'était pas seulement de l'eau ; c'était le bayou lui-même, avec ses cadavres de cyprès et ses légendes de sang, qui l'invitait à la noyade. Elijah se tourna enfin vers elle. Ses yeux, d'un vert de marécage, semblaient absorber la faible lumière qui filtrait à travers les nuages. Il tendit une main, les doigts longs, pâles, dont les ongles étaient coupés avec une précision maniaque.

— En haut, ordonna-t-il. La maison va se remplir, et nous serons les derniers à respirer.

Ils gravirent l'escalier alors que le courant commençait à frapper violemment contre la porte d'entrée, menaçant de faire céder les gonds. À chaque marche, la sensation d'étouffement s'accroissait. Ils dépassèrent le premier étage, où les chambres exhalaient déjà une humidité de tombeau, pour s'engager dans l'étroit escalier dérobé menant aux combles.

Le grenier était un espace de poussière et de souvenirs mutilés. Sous la charpente massive, l'air était une soupe épaisse de chaleur rance et de naphthaline. Des malles anciennes, recouvertes d'une fine pellicule de moisissure grise, s'entassaient dans les coins comme des sentinelles aveugles. La pluie tambourinait sur les ardoises du toit avec une violence telle qu'on aurait dit des milliers de doigts décharnés griffant la surface pour entrer.

Elijah poussa Isabeau vers le centre de la pièce, sous l'unique lucarne dont le verre était strié de traînées de boue. Il s'approcha d'elle, si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de son haleine, un mélange de menthe et de quelque chose de plus métallique, comme le goût du cuivre sur la langue. Il posa sa main sur son cou, ses doigts s'insérant dans le creux de ses vertèbres avec une familiarité qui la fit frissonner. Il ne serrait pas, mais sa présence était plus lourde que l'eau qui montait en bas.

— Nous y sommes, Isabeau. Isolés. Le monde est en train de se dissoudre, et il ne reste que ce petit carré de poussière.

Une mouche, miraculeusement rescapée du déluge, vint se poser sur le front d'Isabeau. Elle sentit les pattes velues de l'insecte explorer sa peau humide de sueur, mais elle n'osa pas bouger. Elijah observait la mouche avec une intensité dévorante. Il ne clignait plus des yeux. Le bourdonnement de l'insecte se mêlait au fracas de la tempête, créant une dissonance insupportable dans le crâne de la jeune femme.

— Tu entends ? demanda-t-il d'une voix basse, presque un souffle. La maison boit. Elle se gorge de notre passé. Chaque goutte qui s'infiltré efface une preuve, un mensonge, une lignée.

Il fit glisser son pouce le long de sa mâchoire, une caresse qui ressemblait à la lame d'un scalpel testant la résistance des tissus. Isabeau voyait, dans le reflet de la lucarne, son propre visage : ses pupilles étaient si dilatées qu'elles ne laissaient plus qu'un mince liseré d'iris, deux trous noirs fixés sur le néant. Ses mains tremblaient, un spasme incontrôlable qui faisait s'entrechoquer ses ongles.

Soudain, un craquement plus fort que les autres secoua la charpente. Un gémissement de métal déchiré. En bas, le rez-de-chaussée devait être totalement submergé. La maison n'était plus qu'une île de bois pourri au milieu d'un océan de boue. L'isolement était total. Il n'y avait plus de routes, plus de voisins, plus de secours

possibles. Juste cette cage de poutres et cet homme qui la regardait comme si elle était la dernière chose comestible sur terre.

Elijah se pencha vers son oreille. Sa peau était glacée, malgré la chaleur étouffante du grenier.

— Sais-tu ce qui arrive aux choses que l'on enferme ensemble dans le noir pendant que le déluge fait rage ? Elles finissent par ne plus savoir où l'une s'arrête et où l'autre commence.

Il attrapa une mèche de ses cheveux, trempée par la pluie et la sueur, et l'enroula lentement autour de son index, serrant jusqu'à ce que le cuir chevelu d'Isabeau se tende douloureusement. Elle ne cria pas. Sa gorge était sèche, obstruée par une boule de terreur solide.

L'odeur changea encore. Ce n'était plus seulement le bayou, c'était l'odeur de la peur elle-même : une exhalaison aigre, presque électrique. Dans un coin, un rat, acculé par la montée des eaux, se faufila entre deux malles, ses petits yeux rouges luisant un instant dans l'obscurité avant de disparaître. Isabeau fixa l'endroit où l'animal avait disparu, jalouse de sa capacité à se cacher.

Elijah lâcha ses cheveux pour poser ses deux mains sur ses épaules, l'obligeant à s'asseoir sur une vieille malle dont le cuir craqua comme une peau humaine. Il s'accroupit devant elle, ses genoux touchant les siens. Dans la pénombre, son visage paraissait sculpté dans l'ivoire jauni, les ombres creusant ses joues jusqu'à lui donner l'apparence d'un spectre.

— Regarde-moi, Isabeau. Ne regarde pas l'ombre. L'ombre, c'est ce que tu étais. Ici, dans ce grenier, nous allons dépouiller le reste.

Il sortit de sa poche un petit canif en argent, un objet délicat qu'il commença à ouvrir

et refermer avec un bruit métallique régulier. \*Clic. Clac. Clic. Clac.\* Le rythme s'alignait sur les battements du cœur d'Isabeau, qui s'emballait, une caisse claire frénétique dans sa poitrine.

Dehors, le vent hurla, une plainte de bête blessée qui s'engouffra dans les fentes de la toiture, faisant voler des lambeaux de poussière. Une goutte d'eau tomba du plafond, s'écrasant pile sur la joue d'Isabeau, coulant lentement comme une larme froide. Elijah tendit la main et récupéra la goutte du bout du doigt, avant de la porter à ses propres lèvres. Il la goûta, les yeux mi-clos.

— Sale, murmura-t-il. Comme ta fièvre.

Il posa la pointe du canif sur le tissu de la robe d'Isabeau, juste au-dessus du cœur. Le métal était froid, un point de glace sur sa peau brûlante. Elle sentit la pointe s'enfoncer très légèrement, juste assez pour tendre la fibre, juste assez pour qu'elle sente le danger imminent. Elle ne respirait plus. Ses doigts s'agrippaient aux bords de la malle, les échardes s'enfonçant sous ses ongles, mais elle ne sentait rien d'autre que cette pression d'argent sur sa poitrine.

Le tonnerre éclata juste au-dessus d'eux, une explosion qui fit trembler les planches sous leurs pieds. La lucarne vola en éclats sous la pression du vent, et une rafale de pluie glacée s'engouffra dans le grenier, éteignant la dernière lueur de jour. Dans le noir complet, Isabeau n'entendait plus que le souffle calme et régulier d'Elijah, et le bruit de l'eau qui continuait de monter, inlassable, dévorant les marches de l'escalier, une par une, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien du monde qu'ils avaient connu.

# Chapitre 9

## L'Apothéose du Monstre

L'obscurité n'était pas vide ; elle avait le poids du velours mouillé et l'odeur de la vase qui remonte des profondeurs du bayou. Dans le noir absolu du grenier, la pointe du canif d'Elijah ne se contentait pas de presser le tissu ; elle semblait chercher un écho à travers la cage thoracique d'Isabeau, un battement de tambour désordonné qu'il était le seul à pouvoir diriger. Une goutte de pluie, échappée de la lucarne brisée, s'écrasa sur la joue de la jeune femme, traçant un sillon froid dans la sueur qui lui collait les cheveux aux tempes. Elle ne frémit pas. Elle était devenue une statue de sel, figée par la certitude que le moindre souffle précipiterait l'acier dans son muscle cardiaque.

Elijah s'approcha encore, si près que la chaleur de son haleine, chargée d'une amertume de tabac et de menthe flétrie, vint caresser l'oreille d'Isabeau. Le tissu de son costume de lin, trempé par l'orage, crissa contre la soie de sa robe, un bruit de froissement de peau morte.

« Entends-tu ce que la maison raconte, Isabeau ? » murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un râle soyeux, une vibration qui semblait naître du sol même. « Elle ne hurle plus. Elle se noie. Elle accepte enfin la vérité de son propre pourrissement. »

Il fit glisser la lame vers le haut, lentement, très lentement. Le métal remonta le long du cou de la jeune femme, un baiser de givre qui laissa derrière lui une traînée de chair de poule. Isabeau sentit la pointe s'arrêter juste sous la courbe de sa mâchoire, là où la carotide battait comme un animal pris au piège. Elle pouvait sentir le tic nerveux qui agitait la paupière gauche d'Elijah, une pulsation irrégulière qu'il ne cherchait même plus à dissimuler.

« Ta mère croyait que le silence était un rempart, » continua-t-il, et Isabeau crut entendre le cliquetis de ses dents contre l'obscurité. « Ton père pensait que l'or pouvait racheter le sang versé dans les fondations. Mais regarde-nous. Nous sommes les derniers débris d'un naufrage que personne n'est venu secourir. »

Un nouvel éclair déchira le ciel, illuminant brièvement la pièce d'une lueur livide. Pendant une fraction de seconde, Isabeau vit le visage d'Elijah : il n'avait rien d'humain. Ses yeux, dilatés par une extase sombre, reflétaient l'eau qui montait désormais le long de la malle, une nappe noire et huileuse qui commençait à lécher ses chevilles. Une mouche, engourdie par l'humidité, se posa sur le coin de la lèvre d'Elijah. Il ne la chassa pas. Il la laissa ramper sur sa peau blafarde, savourant l'irritation minuscule comme une caresse.

« Tu as toujours eu cette lueur en toi, » reprit-il, et Isabeau sentit ses propres doigts se crispier sur le bois moisi de la malle, les échardes s'enfonçant plus profondément sous ses ongles, arrachant des perles de sang qu'elle ne sentait même plus. « Cette petite flamme de cruauté que tu caches sous ta piété de façade. Tu ne les pleures pas, Isabeau. Tu es soulagée qu'ils disparaissent. Tu es soulagée que je sois celui qui tient le couteau. »

Le tonnerre gronda à nouveau, une vibration si profonde qu'elle fit tinter les vieux lustres entreposés dans les coins sombres du grenier. L'odeur de la poussière mouillée se mêla à celle, plus âcre, de la décomposition des boiseries. Isabeau ouvrit la bouche pour protester, mais seul un gémissement sec, un bruit de gorge étranglée, en sortit. Elijah appuya un peu plus fort. Une minuscule entaille s'ouvrit sous son menton. La douleur fut une illumination, un point de contact pur au milieu du chaos.

« Ne lutte plus, » ordonna-t-il. Il lâcha le canif, qui tomba dans l'eau avec un "ploc" sourd, pour saisir le visage d'Isabeau entre ses mains froides. Ses pouces écrasèrent ses joues, forçant ses lèvres à s'entrouvrir. « Devienne ce que tu es. L'héritière de ce vide. La gardienne de ma propre fièvre. Je ne veux pas ton sang, Isabeau. Je veux que

tu regardes le monde avec mes yeux et que tu trouves cela... nécessaire. »

Il se pencha, son front contre le sien. Isabeau pouvait sentir la sueur d'Elijah se mélanger à la sienne, une fusion de fluides malades dans la pénombre. L'eau montait, encerclant leurs jambes, une étreinte liquide et glaciale qui semblait vouloir les aspirer vers les étages inférieurs, là où les secrets de la famille Beaumont flottaient déjà comme des cadavres boursouflés.

La jeune femme sentit une bascule s'opérer en elle. La terreur, cette boule de fer qui lui broyait l'estomac depuis le retour d'Elijah, commença à se dissoudre, non pas en paix, mais en une faim nouvelle. Elle imagina la maison s'effondrant, les visages de ceux qu'elle avait aimés s'effaçant sous la boue du bayou, et elle n'éprouva qu'une immense, une insupportable gratitude.

Elle leva ses mains, ses doigts ensanglantés par les échardes, et les posa sur les poignets d'Elijah. Elle ne cherchait pas à le repousser. Elle ancrant ses ongles dans ses veines, cherchant à sentir le même rythme, la même dérégulation.

« Dis-le, » exigea Elijah, son souffle devenant court, presque haletant. « Dis que tu acceptes le festin. »

Isabeau ferma les yeux. Dans son esprit, elle voyait les jardins de la plantation dévorés par les ronces, les gardénias flétris devenant noirs comme du charbon. Elle sentit la langue d'Elijah goûter le sang sur son menton, un geste d'une intimité révoltante qui lui fit parcourir un frisson d'une intensité électrique. Elle ne voyait plus de monstre. Elle ne voyait qu'un miroir.

« Dévore-moi, » murmura-t-elle, sa voix trouvant enfin une stabilité monstrueuse. « Dévore tout ce qui reste de moi pour qu'il ne reste que toi. »

Elijah laissa échapper un rire étouffé, un son qui ressemblait au craquement d'un os. Il

la prostra contre lui, l'imprégnant de son odeur de mort et de luxe fané. L'eau atteignit leurs hanches. La maison Beaumont gémissait sous l'assaut du vent, chaque solive criant sa détresse, mais dans le grenier, il n'y avait plus que ce silence toxique, cette union scellée dans la sueur et le mépris.

Il ne restait plus de place pour la morale, plus de place pour le passé. Isabeau sentit la cruauté d'Elijah couler en elle comme un venin familial, une drogue qu'elle attendait depuis sa naissance. Elle n'était plus la proie. Elle devenait l'extension de sa main, l'ombre de sa volonté.

Une rafale de vent plus violente que les autres arracha un pan entier de la toiture. La pluie se déversa sur eux, un baptême de boue et de glace. Elijah leva le visage vers le ciel béant, ses bras entourant Isabeau dans une étreinte de fer.

« Regarde, Isabeau ! » cria-t-il par-dessus le fracas des éléments. « Le monde se dissout pour nous laisser la place ! »

Elle ouvrit les yeux et regarda le chaos. Elle ne vit pas la destruction. Elle vit une toile vierge. Ses doigts se resserrèrent sur les bras d'Elijah, ses ongles s'enfonçant dans son lin blanc jusqu'à ce que le tissu se déchire. Elle ne tremblait plus. La fièvre l'avait possédée, une chaleur noire qui brûlait plus fort que l'orage. Elle était née dans cette chambre haute, parmi les reliques d'une lignée condamnée, non pas comme une victime, mais comme le couronnement de la folie de son sang.

Elle se laissa glisser contre lui, ses pieds quittant le sol alors que l'eau les emportait presque, se noyant volontairement dans l'emprise de l'homme qui l'avait brisée pour mieux la reconstruire. Le goût de la cendre et du fer emplissait sa bouche, et elle sourit dans le noir, un sourire qui n'appartenait plus à une jeune fille, mais à une héritière qui venait de comprendre que pour régner sur un empire de ruines, il fallait d'abord devenir la ruine soi-même.

# Chapitre 10

## Cendres et Limon

Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une gélatine tiède qui s'engouffrait dans les poumons d'Isabeau à chaque inspiration laborieuse. L'orage avait cessé de hurler, laissant derrière lui un monde délavé, une Louisiane rincée de ses couleurs, ne laissant subsister que des dégradés de gris et de brunasse. Sur le rebord de la fenêtre en acajou dont le vernis cloquait sous l'humidité, une mouche domestique, l'aile à moitié arrachée, tournait frénétiquement en rond. Le bourdonnement était irrégulier, un grincement sec, mécanique, qui ricochait contre les tympanes d'Isabeau comme une aiguille à tricoter frappant de la porcelaine. Elle fixait l'insecte, fascinée par la torsion de ses pattes velues, par cette agonie minuscule qui semblait être le seul battement de cœur restant dans la carcasse de la plantation Beaumont.

L'odeur était le plus insupportable. Ce n'était plus le parfum sucré, presque écoeurant, des gardénias de sa jeunesse. C'était l'odeur du limon, de la vase noire remontée du bayou, mêlée à la senteur métallique et aigre du sang séché et de la poussière de plâtre. La maison transpirait. Les murs, tapissés de soies autrefois précieuses, pleuraient une eau saumâtre qui dessinait des visages hurlants sur les cloisons.

Elijah se tenait debout près de la cheminée éteinte. Il ne bougeait pas. Il ne semblait même pas respirer. Son costume de lin blanc était maculé de taches sombres, des éclaboussures qui ressemblaient à une cartographie de la violence passée. Ses mains, ces mains longues et pâles qu'il avait utilisées pour démanteler, pièce par pièce, la psyché de sa propre lignée, pendaient le long de son corps, immobiles. Seul un tic nerveux agitait le coin de sa paupière gauche, un tressaillement minuscule, un battement d'aile de phalène sous la peau translucide.

Isabeau sentit un frisson ramper le long de sa colonne vertébrale, non pas une décharge de froid, mais une caresse poisseuse. Elle baissa les yeux sur ses propres mains. Elles étaient sales. Du limon s'était glissé sous ses ongles, une ligne noire et nette qui marquait son appartenance définitive à cette terre corrompue. Elle ne ressentait aucune envie de les laver. La propreté lui semblait être un concept lointain, une politesse de vivant dont elle n'avait plus l'usage.

— Écoute, murmura Elijah.

Sa voix était un froissement de papier de soie dans une cave. Isabeau pencha la tête. Au début, elle n'entendit que le bourdonnement de la mouche mourante. Puis, le bruit devint plus distinct : un suintement. L'eau s'égouttait du plafond, un \*ploc\* lourd et rythmé qui résonnait dans le hall vide, là où les portraits des ancêtres Beaumont gisaient maintenant au sol, les cadres brisés, les visages de toile lacérés par la fureur de l'orage ou par celle, plus froide, de l'homme en blanc.

Elijah se tourna vers elle. Le mouvement fut lent, presque onctueux. Ses yeux, d'un gris de vase, semblaient absorber la faible lumière qui filtrait à travers les nuages bas. Il s'approcha. À chaque pas, le parquet gorgé d'eau produisait un soupire de succion, comme si la maison elle-même tentait de retenir ses pieds, de l'avalier.

Lorsqu'il fut assez près, Isabeau put sentir l'odeur qui émanait de lui : un mélange de savon coûteux et de charogne. C'était l'odeur de la fin. Il leva une main et posa l'index sur la tempe de la jeune femme. La peau de son doigt était glacée, une brûlure de givre qui fit se contracter les muscles de son visage. Il ne pressa pas, il se contenta de tracer un cercle lent, dégageant une mèche de cheveux poisseuse de sueur et de limon.

— Le poids est parti, Isabeau, souffla-t-il. Sens-tu comme tu es légère ?

Elle ne répondit pas. Sa gorge était obstruée par une masse de sensations

contradictoires. Elle se sentait vide, une outre de peau dont on aurait vidé les organes pour les remplacer par du sable mouillé. Elle regarda par-delà l'épaule d'Elijah, vers le couloir sombre. Elle crut voir une silhouette, une ombre plus dense que les autres, le spectre de son père ou peut-être celui de son propre avenir, mais l'image se dissout dans la brume de chaleur qui montait du sol.

Elijah descendit sa main le long de sa mâchoire. Ses doigts s'attardèrent sur son cou, là où l'artère carotide battait avec une violence désespérée. Il sourit. Ce n'était pas un sourire de satisfaction, mais une fêlure dans son masque de cire.

— Ils sont tous devenus de la boue, reprit-il. Le testament, les titres, les serments... Tout cela n'était que du papier pourri. Nous sommes les seuls à avoir survécu à la fièvre, parce que nous sommes la fièvre.

Isabeau ferma les yeux. Elle visualisa la plantation vue d'en haut : une carcasse de baleine blanche échouée dans un océan de mélasse verte. Elle vit les pièces de la maison, les chambres où l'on avait dissimulé les honnêtes, les caves où le sang des esclaves et des maîtres s'était mêlé pendant deux siècles pour former ce limon noir qui remontait maintenant par les plinthes. Elle se vit elle-même, non plus comme une victime, mais comme une extension de ce désastre.

Un bruit soudain la fit sursauter : un craquement sourd venant de l'étage. Une poutre qui cédait, ou peut-être un meuble qui s'effondrait sous son propre poids de moisissure. Le son roula dans la cage d'escalier, s'amplifiant, avant de s'éteindre dans un gargouillis de plâtre humide.

Elijah ne sourcilla pas. Il saisit le menton d'Isabeau, la forçant à le regarder. Ses ongles s'enfoncèrent légèrement dans sa chair, laissant de petites marques en forme de croissants de lune qui se remplirent instantanément d'une sueur rosâtre.

— Regarde-moi, Isabeau. Regarde ce que nous avons bâti sur leurs cendres.

Elle obéit. Elle vit dans ses pupilles le reflet de sa propre dévastation. Elle n'était plus la jeune fille aux robes de coton frais. Ses vêtements collaient à son corps comme une seconde peau de reptile, sa lèvre inférieure était fendue, et une tache de boue séchée marquait son front comme un stigmat. Elle se sentit soudainement prise d'une envie de rire, un rire qui monta de ses entrailles, un hoquet sec qui lui déchira la gorge.

Le rire sortit, mais ce n'était qu'un sifflement d'air.

Elle se laissa glisser contre lui, cherchant la chaleur là où il n'y avait que du marbre. Ses mains s'agrippèrent au lin de sa veste, déchirant le tissu déjà fragilisé. Sous le lin, elle sentit la rigidité de ses côtes, la structure osseuse d'un homme qui avait renoncé à l'humanité pour devenir un monument de rancœur.

— Nous allons rester ici ? demanda-t-elle.

Sa voix était méconnaissable, une râpe métallique.

— Nous sommes ici chez nous, répondit-il. Les ruines ont ceci de merveilleux qu'elles ne peuvent plus tomber. Nous allons hanter ce qui reste, Isabeau. Nous serons le murmure dans les murs, la tache que l'on ne peut pas laver, l'odeur de pourriture qui gâche le dîner des intrus.

Il se pencha et embrassa son front, à l'endroit précis de la tache de boue. Le contact fut long, presque dévot. Isabeau sentit ses jambes fléchir. Elle se laissa tomber à genoux sur le tapis détrempé, entraînant Elijah avec elle. Ils formèrent une masse indistincte sur le sol, deux prédateurs épuisés se nourrissant de l'agonie de leur domaine.

Dehors, le bayou commençait sa lente reconquête. L'eau montait doucement sur les marches du perron, charriant des débris de bois, des carcasses de ragondins et des

feuilles de magnolia en décomposition. La mousse espagnole, alourdie par la pluie, pendait des chênes comme des lambeaux de chair grise.

À l'intérieur de la chambre haute, la mouche finit par s'immobiliser. Elle resta sur le dos, ses pattes agitées d'un ultime tressaillement avant de se figer dans une raideur définitive. Isabeau fixa l'insecte mort, puis tourna son regard vers Elijah qui la contemplait avec une faim insatiable. Elle comprit alors que la liberté n'était pas de s'échapper de la plantation, mais de devenir la plantation elle-même. Elle tendit la main, ramassa une poignée de limon noir qui s'était infiltré par une fissure du plancher, et l'étala lentement sur ses lèvres, comme un fard sacré.

Le goût était celui du fer, de la terre et de l'éternité. Elijah posa sa main sur la sienne, pressant la boue contre sa bouche, et dans l'ombre étouffante de la maison Beaumont, ils ne furent plus que deux spectres savourant le délice de leur propre putréfaction.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Dévore ma Fièvre Sale"*

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)